

LE PRINCE D'UN JOUR,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

DE M. MICHEL MASSON,



Représenté pour la première fois, sur le théâtre des Folies-Dramatiques, le 28 novembre 1839,

DISTRIBUTION :

UN INCONNU.....	M. MAYER.	MASTRILLO, jeune père.....	M ^{lle} H. JOEVE.
PERALDI, conseiller de régence.....	M. BELMONT.	COGNOCOLI, M ^e de fromages.....	M. PALADREAS.
RATTIOLI, riche fermier.....	M. FERDINAND.	UN MAJOR napolitain.....	M. CHARLES.
PAZZI, général napolitain.....	M. ANATOLE.	JUANITTA, fille de Battoff.....	M ^{lle} A. NICHON.
HABITANS DE PONTE-CALVO.		SOLDATS NAPOLITAINS.	

Le scène est en Toscane, au village de Ponte-Calvo dans les Apennins. L'action se passe vers 1818.

Le théâtre représente un intérieur de ferme presque entièrement ouvert sur la campagne. Un large buffet est au fond, ainsi que différents instrumens de labourage. Une chambre située à la droite du spectateur, au rez-de-chaussée de la ferme, paraît éclairée. Le jour commence à poindre.

SCÈNE I.

MASTRILLO, L'INCONNU.

(Ils traversent le théâtre. L'Inconnu, jeune homme de 15 à 16 ans, est couvert d'un manteau et porte un large chapeau de feutre.)

ENSEMBLE.

Air : Silence, sans point de bruit.

Silence!

Prudence!

Et marchons sans bruit;

L'aube qui s'avance

Va chasser la nuit.

L'INCONNU, effrayé, vers l'Inconnu à Mastroillo.

Une nuit entière

Tu m'as logé, tien.

MASTRILLO, représentant l'Inconnu de l'Inconnu.

Quand on s'écouche par terre,

Le lit n'écoute rien.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

L'INCONNU.

Je l'exige... prends cette bourse.

MASTRILLO.

Vous l'exigez? raison de plus, je ne la prendrai pas.

L'INCONNU.

Eh bien! je t'en prie; et dis-moi ton nom?

MASTRILLO, prenant la bourse.

A la bonne heure!.. Je me nomme Mastroillo, le petit père... Mastroillo, dit la mauvaise tête. Si nous étions à Chidazzo, le plus fier de tous les villages de la Toscane, car il en est le plus élevé, tout le monde vous dirait de mes nouvelles; mais ici à Ponte-Calvo, personne ne me connaît... si fait, il y a une jeune fille...

L'INCONNU, sans l'écouter.

Indique-moi le chemin qui me conduira le plus promptement vers l'Arno?

MASTRILLO.

C'est facile, prenez tout droit... on ne peut s'égarer; il y a des sentinelles napolitaines tout le long de la route.

L'INCONNU, à part.

Des Napolitains, grand dieu!

MASTRILLO.

Il y a bien un autre chemin le long des rochers; mais il vous faudrait quelqu'un pour vous conduire.

L'INCONNU.

Eh bien, conduis-moi!

MASTRILLO.

Vous pourriez bien dire, s'il vous plaît, au moins.

L'INCONNU.

Je t'en prie encore, Mastroillo... Mastroillo, la mauvaise tête.

MASTRILLO, à part.

J'ai cependant rendez-vous ici, ce matin, avec Juanitta... c'est égal, il faut être bon garçon avant tout... et puis, il m'a donné... (Il regarde la bourse.) Que vois-je! de l'or!.. de l'or!.. mais vous êtes donc?..

L'INCONNU.

Repose de l'air.

Silence!

Prudence! etc.

MASTRILLO.

Silence!

Prudence!

Marchons donc sans bruit.

L'aube qui s'avance,

A chassé la nuit.

(Tous deux s'éloignent par la gauche du spectateur.)

SCÈNE II.

PERALDI, BATTIOLI, COGNOCOLI, et quelques Notables de Ponte-Calvo.

(Tous sortent et de la maison.)

PERALDI.

Rien certainement, j'ai entendu quelqu'un parler par ici. (A Cognocoli qui porte une lanterne.) Voyons, avancez, maître Cognocoli, et cherchez.

COGNOCOLI.

Que je cherche ? (A part.) Est-ce qu'il a perdu quelque chose ?

(Il cherche d'un côté, Battioli de l'autre et ils se rencontrent à la porte d'entrée.)

BATTIOLI et COGNOCOLI, poussant un cri.
Ah !

TOUS.

Qu'est-ce donc ?

COGNOCOLI.

Ce n'est rien... c'est mon futur beau père.

BATTIOLI.

L'imbécille !

COGNOCOLI.

J'en'ai pas dit ça.

BATTIOLI, aux autres.

Ne craignez rien... nous sommes en sûreté ici, plus même que chez moi ; car ma fille Juanitta vient de s'éveiller, et elle pourrait nous entendre.

COGNOCOLI.

Elle vient de s'éveiller ! elle est bienheureuse ! ça prouve qu'elle a dormi, au lieu de passer la nuit à conspirer... comme nous.

(Il se laisse aller au sommeil.)

PERALDI, aux autres.

Vous m'avez bien entendu, n'est-ce pas ? L'insurrection est déjà organisée secrètement dans tous nos villages ; des armes sont déposées en lieu sûr. Ponte-Calvo ne peut rester en arrière de ce grand mouvement. La cause de notre ancien duc, l'ierre de Médicis, dont depuis cinq ans, nous pleurons l'absence, est toujours la nôtre.

TOUS, excepté Cognocoli.

Oui, oui.

PERALDI.

Le moment est favorable pour frapper un grand coup ; car la flotte Française qui a paru à l'embouchure de l'Arno pour combattre avec nous, vient d'obliger le général Pazzi à réunir toutes ses forces sur nos côtes... les Napolitains ne sont plus qu'en petit nombre chez nous, et le redoublement de leur général nous prouve combien il est embarrassé pour maintenir ceux qu'il appelle les rebelles de l'intérieur... Vous le voyez, mes amis, il suffira d'un généreux élan en faveur de la bonne cause, pour triompher de nos oppresseurs.

COGNOCOLI, réveillé en sursaut.

Plait-il ?

PERALDI, à Cognocoli.

Mais éteignez donc cette lumière ! elle peut nous compromettre.

COGNOCOLI.

Mais éteignez donc cette... Ah ! c'est à moi qu'il parle ! (A part.) Il paraît qu'il ne faut pas conspirer à la chandelle, c'est dangereux. (Il souffle sa lumière.) Dieu ! quel métier, que celui de conspirateur !... j'en dors debout !

PERALDI.

Maintenant, fermier Battioli, et vous, braves citoyens des vallées de Scarperia, il me reste un important secret à vous communiquer.

(Tous se rapprochent de Peraldi, après avoir examiné s'ils ne pouvaient être surpris ou entendus.)

COGNOCOLI, à part.

Bon ! encore un secret de la plus haute importance !... c'est le septième !

PERALDI, avec mystère.

Sachez qu'un exprès, envoyé hier par l'ami-ral Français, m'a chargé d'informer le conseil secret de régence, d'un événement qui peut avoir les plus graves conséquences.

COGNOCOLI,

Bah !

TOUS.

Qu'est-ce donc ?

PERALDI.

Le fils de Pierre de Médicis, le jeune prince Lorenzo qui était à bord de la flotte, emporté par la fougue de son âge, a voulu toucher terre pour revoir cette patrie dont il est exilé depuis si long-temps ; mais lorsqu'il voulut regagner la flotte, il paraît que ce maudit Pazzi et ses Napolitains lui coupèrent la retraite.

TOUS.

Grand dieu !

COGNOCOLI, d'un ton très calme.

Grand dieu !

PERALDI.

Ei l'on assure qu'en ce moment le prince est dans nos Appennins.

BATTIOLI.

Si les Napolitains s'emparent de son auguste personne, adieu notre espoir ! nos projets !

COGNOCOLI.

Il a raison, le beau-père ; nous n'avons plus qu'à rester chez nous, nous n'avons plus qu'à aller... nous coucher.

PERALDI.

C'est un Florentin qui ose parler ainsi ?.. Vous nous aviez répoindu de lui, Battioli.

COGNOCOLI.

Un instant ! un instant ! entendons-nous... Certainement, je suis Florentin ! oh ! dieu ! la preuve, c'est que je suis né à Florence, quartier du Saint-Esprit ; mais je suis aussi un homme établi, fabricant de fromage de père en fils... et puis je vais me marier avec Juanitta, la fille de mon futur beau-père... et puis, j'ai mal dormi...

BATTIOLI.

Mais Cognocoli...

COGNOCOLI.

N'interrompez pas. Oui, je suis pour le grand-duc, Pierre de Médicis... je l'aime, cet homme ; car il me doit de l'argent, cet excellent prince !.. En six mois qu'il a régné sur la Toscane, il a fait des dettes chez tous ses sujets, et ça attache, on a beau dire. Je lui suis donc attaché pour cent dix-sept fromages durs de quatre livres chacun, ce qui fait quatre cent soixante-huit livres, à quinze sols la livre, trois cent cinquante et une livres avec les intérêts de cinq ans, quatre cent trente-neuf livres ou cent quarante-six écus, plus une livre tournois ; mais il me paiera, je ne suis pas inquiet... Je compte sur lui, il peut compter moi... Je suis Florentin ! (Murmures.)

PERALDI.

Il suffit, nous savons à quoi nous en tenir.

COGNOCOLI.

Mais dame !..

PERALDI, bas aux autres.

Quant à nous, il faut que chacun songe à la patrie et à notre prince fugitif.

COGNOCOLI, à part.

Est-ce qu'il leur communique le huitième secret de la plus haute importance ?

PERALDI, continuant.

En battant les chemins des montagnes, peut-être serons-nous assez heureux pour le découvrir et le sauver.

BATTIOLI.

Ne tardons pas ; le jour est venu...

TOUS.

En avant !

PERALDI.

Air : Aux bords heureux du Gange.

Ayons bonne espérance.

TOUS.

Ayons bonne espérance.

PERALDI.

Prenons, dès ce moment,

TOUS.

Prenons, dès ce moment,

PERALDI.

Médéis et Florence

TOUS.

Médéis et Florence

PERALDI.

Pour cri de ralliement !

TOUS.

Pour cri de ralliement !

(Tous se retirent à l'exception de Cognocoli, à qui chacun jette un regard de mépris en sortant.)

SCÈNE III.

COGNOCOLI, puis JUANITTA.

COGNOCOLI, à ceux qui sortent.

J'ai bien l'honneur de vous saluer... Pourquoi donc qu'ils me font des grimaces comme ça ?

JUANITTA, sortant de la maison.

Ils sont partis ! (Apervenant Cognocoli.) Ah ! vous êtes déjà là ? Vous m'avez fait peur.

COGNOCOLI.

Est-ce que vous ne m'attendiez pas, mon aimable Juanitta ?

JUANITTA.

Non, vraiment.

COGNOCOLI, changeant de ton.

Est-ce que vous en attendiez un autre, mademoiselle ?

JUANITTA.

Hein ? Est-il jaloux ! quelle horreur ! Si ce n'est pas abominable ! Oh ! que je serai donc malheureuse en ménage ! Que venez-vous faire de si bon matin, monsieur ?

COGNOCOLI.

Mais...

JUANITTA.

Mais ?

COGNOCOLI.

Vous apporter un fromage !

JUANITTA.

Ce n'est pas vrai ! Il venait m'espionner... (Feignant de pleurer.) Il se défie de moi, c'est bien vilain ! (À part.) Si Mastrillo allait venir !

COGNOCOLI.

Non ! la preuve, c'est que le fromage est là, dans le buffet... il y est.

JUANITTA.

Ne me parlez plus, monsieur ; allez-vous-en !

COGNOCOLI.

Dieu ! que les femmes sont terribles ! Eh bien ! voyons, Juanitta, ma colombe, ma poule, ma poutade, que puis-je faire pour vous prouver ma confiance ?

JUANITTA.

Allez-vous-en !

COGNOCOLI.

Que puis-je faire pour vous être agréable ?

JUANITTA.

Allez-vous-en !

COGNOCOLI.

Allez-vous-en ! allez-vous-en !.. Dites-moi ça du moins d'une manière plus douce... plus polie...

JUANITTA, d'un air caressant.

Eh bien ! mon petit Cognocoli, mon pigeon, mon perdreau, mon canard, allez-vous-en !

COGNOCOLI.

A la bonne heure ! c'est parier, ça... Je m'en vais. Quant au fromage, il est pour vous, Juanitta, pour vous seule. Je reviendrai tantôt en manger ma part. Adieu, ma divinité.

JUANITTA, à voix basse.

Adieu, imbécille.

COGNOCOLI, sortant.

Elle est charmante !

SCÈNE IV.

JUANITTA, seule.

Mais voyez donc à quoi Mastrillo m'exposait avec ses rendez-vous. Heureusement je lui ai écrit de ne plus revenir, et il ne reviendra plus... peut-être ? car il est quelquefois bien désobéissant, M. Mastrillo. Cependant je dois l'oublier ; moi, la fille du riche fermier Battoli, écouter un... ma foi, je ne sais pas... car, depuis que je l'ai vu à la fête de Chidazo, et que chaque jour il est venu rôder autour d'ici, je n'ai encore su de lui que son nom ; aussi j'ai bien vu qu'une connaissance comme celle-là ne pouvait pas me conduire loin, et j'ai écrit ma lettre. Puisqu'il n'est pas revenu ce matin, c'est qu'il l'aura trouvée dans le creux de l'arbre... et il m'aura obéie... contre son ordinaire. (Avec un soupir.) C'est bien... mais il faudra donc que j'épouse ce Cognocoli ! (On entend tirer deux coups de feu.) Sainte Vierge ! qu'est-ce que c'est que ça !

(Elle se cache la tête dans ses mains.)

SCÈNE V.

JUANITTA, MASTRILLO.

MASTRILLO, à part.

La voilà ! il n'y a personne ! (Il s'approche de Juanitta et l'embrasse.)

JUANITTA, effrayée.

Eh! mon Dieu! qu'est-ce encore?

MASTRILLO.

C'est moi... Mastrillo!

JUANITTA.

Comment, mauvais sujet, vous avez l'audace de revenir ici après la lettre que je vous ai écrite?

MASTRILLO.

Justement.

JUANITTA.

Mais ces coups de feu que je viens d'entendre?

MASTRILLO.

Comme la lettre, c'était pour moi aussi.

JUANITTA.

Ciel! n'êtes-vous pas blessé!

MASTRILLO.

Non, mon adversaire visait à hauteur d'homme, ça m'a passé pardessus la tête.

JUANITTA.

Vous exposer ainsi? Qu'aviez-vous donc fait? Encore quelque mauvais coup?

MASTRILLO.

Au contraire. Il faut d'abord que je te dise qu'hier soir j'ai reçu du monde... oui, j'ai donné à roucher : tu sais bien la grotte du rocher de Saint-Joseph, où maintenant je dors si bien la nuit, afin d'être plutôt près de toi quand vient le jour; eh bien! quand j'y suis rentré hier, il y avait quelqu'un qui m'attendait... ou plutôt qui ne m'attendait pas; car nous nous sommes fait une peur tous les deux! C'était un étranger qui cherchait un gîte.

JUANITTA.

Un étranger, bien sûr?

MASTRILLO.

Oh! vrai! c'était un homme! un homme de mon sexe. Je lui ai cédé une place sur mon lit de feuilles sèches; il m'a prêté la moitié de son manteau pour me couvrir, dormant dormant, et nous avons dormi comme deux compères.

JUANITTA.

Jusqu'à présent il n'y a pas de mal.

MASTRILLO.

Je crois bien. Enfin, ce matin, je lui faisais poliment la conduite, lorsque, non loin du passage de la chaîne, tu sais, la gorge de montagnes qui est là-bas... des patrouilles de Napolitains se montrent tout-à-coup; heureusement, il y avait un torrent entre elles et nous, car, mon jenne boname, à ce qu'il paraît, n'aime guère les Napolitains... ni moi non plus... Il me dit : Je suis perdu! Alors, sauvez-vous! que je lui réponds. Aussitôt je lui fais prendre un sentier entre les bruyères, moi, pour mieux assurer sa retraite, je prends une autre route, et je reviens par ici en attirant sur moi seul l'attention de ces vilains Napolitains; enfin, comme je me rapprochais de cette maison, un autre Ostrogoth, qui se trouvait là en sentinelle, me cria : Qui vive? Je pensais trop à toi pour songer à lui répondre...

JUANITTA.

Imprudent!

MASTRILLO.

Il m'a justé... pif! paf! je lui réponds : pan! pan! Nous nous manquons tous les deux, et la conversation finit là.

65

JUANITTA.

Mais il pouvait vous tuer!

MASTRILLO.

Bah! qu'est-ce ça fait!

Am. Edin. Partir pour aller dans ville immense. Pro aux Clercs.

Je sais grimper, courir, enfant de ces montagnes, Que craindrais-je, en ce jour? Il est pour moi si beau! Espérance et gaieté, ones fidèles compagnes,

Où protégé ton Mastrillo!

Ma gentille amie,

Ah! pour te revoir,

Exposer ma vie,

C'était mon devoir!

Bravant leur poursuite,

C'était une loi,

De prendre la fuite;

Moi j'ai fui vers toi.

Ma gentille amie,

Ah! pour te revoir,

Exposer ma vie,

C'était mon devoir!

JUANITTA.

Mais, monsieur, deviez-vous songer à me revoir, après ce que je vous avais écrit!

MASTRILLO.

Comment! que m'aviez-vous donc écrit, mademoiselle?

JUANITTA.

Il n'a pas même lu ma lettre!

MASTRILLO.

Dam!.. quand on ne sait pas lire,

JUANITTA.

Vous ne savez pas lire?... alors rendez-moi cette lettre, elle peut me compromettre...

MASTRILLO.

Te compromettre?

JUANITTA.

Oui, monsieur, et puisqu'elle vous est inutile...

MASTRILLO.

Non pas! Je la lirai plus tard, tu me donneras des leçons... Tiens pour te prouver que j'ai des dispositions, je vais te dire ce que j'ai cru voir sur cette lettre. (Feignant de lire.) « Mon cher petit Mastrillo...

JUANITTA.

Il y a M. Mastrillo,

MASTRILLO.

Il y a ça?... J'aime mieux mon style. (Feignant de lire.) « Viens bien vite, »

JUANITTA, lisant.

« Il faut cesser de nous voir; mon père a disposé de ma main, et je crains, pour nous deux, sa colère; si vous n'aimez, vous me fuirez pour toujours. »

MASTRILLO.

Ta, ta, ta! Il me fait pas peur, votre père! et si vous lui aviez dit qui je suis!

JUANITTA.

Est-ce que je le sais, moi.

MASTRILLO.

Je suis un bonnette garçon, entendez-vous, un peu entêté, un peu gourmand, un peu mauvaise tête, c'est vrai...

JUANITTA.

Mais il ne s'agit pas de tout ça; mais de votre fortune, de votre famille...

MASTRILLO.

Air : Vous avez donc Tancrède.

Nous sommes trois : mon chien, grand' mère et moi,
 Et bons amis, nous vivons sous le chaume ;
 J'ai vingt moutons que je gouverne en roi,
 Et chacun m'obéit dans mon petit royaume.
 Pour ma fortune, enfin, j'ai moi amour ;
 Ma pauvre mère n'avait rien en partage ;
 De ses parents mon père ne eût que l'honneur,
 Et n' m'a donné que sa part d'héritage.

JUANITTA.

Pauvre petit, il est orphelin !
 MASTRILLO.

Et pas le sou ! voilà la position.

JUANITTA.

Je ne crois pas que mon père la trouve suffisante... Mais, quel est ce bruit ?.. c'est lui sans doute. Fuyez ! Dieu ! mon futur qui accourt de ce côté ; il n'est plus temps ! cachez-vous !

MASTRILLO, avec résolution.

Ton futur ?.. Ah ! nous allons voir !..

JUANITTA.

Voulez-vous me perdre ! mon petit Mastrillo, mon cher Mastrillo... je vous en supplie !

MASTRILLO.

Est-elle câline. Eh bien ! où ça faut-il que je me cache ?

JUANITTA, montrant le buffet.

Là-dedans !

MASTRILLO.

Je veux bien ; mais avant...

Air : Cette main si jolie. (La Dame Blanche.)

Un baiser, je t'en prie !
 Je t'obéis, c'est mon devoir ;
 Mais dans ce buffet, ma chère amie,
 Ne me laisses pas jusqu'à ce soir.

JUANITTA.

Cache-toi, je t'en prie,
 Voilà mon père ! il peut te voir !
 Je crains pour toi sa brusquerie ;
 Amour, prudence et bon espoir ;
 Mais tiendrez-vous là ?

MASTRILLO, s'écroulant dans le buffet.

J'crois qu'à deux,

Vraiment, nous y serions bien mieux.

ENSEMBLE.

Cache-toi, je t'en prie, etc.

Un baiser, je t'en prie, etc.

(A la fin de l'ensemble, Mastrillo, hors la main de Juanitta, qui, apercevant Cognocoli fermer vivement la porte du buffet.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, COGNOCOLI.

COGNOCOLI, arrivant tout effaré, à part.

Je suis mort !.. ils me poursuivent, c'est sûr ! ils auront su que j'étais un conspirateur.

JUANITTA.

Qui ?

COGNOCOLI.

Les Napolitains ; ils ont déjà arrêté Battioli.

JUANITTA, qui se trouvait devant le buffet et allant vers le fond du théâtre.

Mon père !

COGNOCOLI.

Où me cacher ?.. Ah ! dans ce buffet. (Il court s'enfermer.)

(Il se cache au buffet pour s'y cacher ; il l'entrouvre, mais le buffet se referme, lui plonge les doigts et le retient par son habit.) Aie ! les doigts... il y donc un ressort ?.. ah ! mon Dieu !.. je suis pris !.. (Se retournant.) Le diable est donc enfermé dedans !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PAZZI, BATTIOLI, OFFICIERS NAPOLITAINS.

ENSEMBLE.

PAZZI et LES NAPOLITAINS, à Battioli.

Air : De rage et de courroux.

Que votre obéissance

Désarme mon courroux !

Où craignez sa vengeance ?

Le coupable est chez vous !

BATTIOLI.

J' prouve mon obéissance.

En marchant devant vous ;

Je n' fais pas résistance,

Modérez vos courroux !

COGNOCOLI et JUANITTA.

Je tremble en leur présence,

Quel terrible courroux !

Ah ! bientôt leur vengeance

Va nous atteindre tous !

PAZZI.

Maître Battioli, un jeune montagnard a osé tirer sur une sentinelle ; il s'est, dit-on, réfugié dans cette maison.

JUANITTA, à part.

Dieu !

COGNOCOLI.

C' n'est pas moi !

PAZZI.

Qu'est-ce qui parle ?

COGNOCOLI.

C'est moi.

PAZZI.

C'est vous qui avez tiré sur la sentinelle ?

COGNOCOLI.

Non ! ce n'est pas moi.

PAZZI.

Que dites-vous donc, alors ? Approchez ; m'aurez-vous entendu ?

COGNOCOLI.

C'est que je suis retenu par...

PAZZI.

Par le respect ?

COGNOCOLI.

Non, Général ; par mon collet. (Il fait un effort et dégage le collet de son habit, puis s'avançant vers Pazzi.) Voilà !

PAZZI.

Ton nom ?

COGNOCOLI.

Vingt-quatre ans.

PAZZI.

Ton nom ?

COGNOCOLI.

Marchand de fromages.

BATTIOLI.

Il se nomme Cognocoli... C'est qu'il est fort ennu.

PAZZI.

Avant tout, il a l'air fort bête.

COGNOCOLI.

C'est tout ce que vous avez à me dire, Général?

PAZZI.

Encore une fois, un jeune homme a tiré sur une sentinelle. Il est ici; personne n'en sortira que le coupable ne soit livré; car, non-seulement c'est un rebelle, mais encore un espion!

JUANITTA, vivement.

Un espion! Ah! monsieur, c'est impossible.

PAZZI.

Ah! vous le connaissez donc, ma belle enfant?..

JUANITTA, toute troublée.

Je crains que... vous parliez de... mon fiancé.

COGNOCOLI.

Eh bien, merci!

PAZZI.

Ah! c'est là votre fiancé; je ne vous en fais pas mon compliment. Voyons, mon enfant, calmez-vous. (Il lui baise le front.)

COGNOCOLI, bas à Battioi.

Comment, vous le laissez faire? ah! vous n'êtes pas un patriote! (Élevant la voix.) Général, c'est...

PAZZI.

Silence!

COGNOCOLI.

Oui, général.

PAZZI, à Juanitta.

Maintenant, ma jolie fille, causons ensemble. (Il lui prend le bras.)

JUANITTA, à part.

Que me veut-il donc?

PAZZI.

Ainsi, selon vous, le coupable n'est pas un espion; mais je vous déclare qu'espion ou non, il faut qu'il me soit livré sans retard, sinon, avant dix minutes, les oreilles de votre père, et même celles de votre fiancé, seront clouées à cette porte!

COGNOCOLI.

Les miennes! à moi! (A part.) Ah! quelle petitesse! despote! va! (Haut.) Pas de bêtise, Juanitta, dites où il est.

BATTIOI, à Cognocoli, en lui saisissant le bras, Malheureux! vendre un frère!

COGNOCOLI.

Comment, un frère! ce n'est pas mon frère du tout, je suis fils unique. Il s'agit de mes oreilles, et je les aime mieux où elles sont qu'à votre porte!

PAZZI, découvrant la carabine de Mastrillo.

A qui appartient cette arme, qui porte encore l'empreinte de la poudre? niez-vous maintenant? Qu'on fasse les recherches les plus sévères dans cette maison!

COGNOCOLI.

Voyons, mam'zelle Juanitta... il vaut mieux tout dire franchement, si vous savez... Ah! comme elle regarde de ce côté-là!..

PAZZI.

De ce côté-là! (Designant le buffet.) Ouvrez ce meuble!

JUANITTA, se jetant au-devant des soldats.

Ah! messieurs, ne lui faites pas de mal! (A

part.) Pauvre Mastrillo! il doit être mort de frayeur là-dedans!

(Elle ouvre le buffet, et l'on voit Mastrillo couché et mangeant le fromage de Cognocoli.)

SCÈNE VIII.

LES MÉNES, MASTRILLO.

Aut. Ma frayeur d'espionne a si vu.

PAZZI, LES OFFICIERS, BATTIOI, COGNOCOLI.

Quoi! c'est là ce fameux rebelle, Qui mettait la troupe en émoi, Et tirait sur la sentinelle!

Un enfant causait notre effroi.

JUANITTA.

Mastrillo! quoi! c'est un rebelle!

Il ne venait donc pas pour moi!

Je crains leur vengeance cruelle;

Grand Dieu, pour lui, je mours d'effroi!

MASTRILLO, sortant du buffet.

Grand merci, Messieurs, d'avoir ouvert ma cage!

COGNOCOLI.

O ciel! le malheureux dévorait mon fromage!

JUANITTA.

Ayez pitié de lui, vous voyez son jeune âge!

PAZZI.

Non, non, point de pitié, Puisque c'est un espion!

JUANITTA, BATTIOI et LES AUTRES.

Un espion!

MASTRILLO, riant.

Moi, un espion? ah! ah! ah!

REPRISE.

PAZZI, LES OFFICIERS, BATTIOI, COGNOCOLI.

Quoi, c'est là ce fameux rebelle! etc.

JUANITTA, à part.

Mastrillo! quoi, c'est un rebelle!

MASTRILLO.

J'ai bien l'air d'un fameux rebelle,

Pour les mettre tous en émoi!

Quand je ne songe qu'à ma belle,

D'où vient qu'ils ne songent qu'à moi?

PAZZI, à Mastrillo.

Connaissez-vous cette carabine?

MASTRILLO.

Pardine, c'est la mienne!

PAZZI, passant la carabine à un officier.

C'est bien!

MASTRILLO.

Tiens, il la garde! Il est sans gêne... Si on prenait ses affaires, à lui!

PAZZI.

Qu'on le fouille!

MASTRILLO.

Me fouiller? plus souvent!

PAZZI.

Il a sans doute sur lui des papiers qui éclairciront nos doutes!

MASTRILLO, à part.

Des papiers! ah! le billet de Juanitta! elle dit que ça peut la compromettre... et son père, qui est là! ils auront beau faire, ils ne le verront pas! (Il tire précipitamment le billet de sa poche et l'avale.)

JUANITTA.

C'était ma lettre !

PAZZI.

Cette action seule suffirait pour le convaincre d'espionnage ! fouillez toujours !

(On s'empare de Mastrillo et on le fouille.)

MASTRILLO, se débattant.

Ah ! dites donc, vous autres ! Sont-ils lâches ! ils se mettent trois contre un !

PAZZI, à qui on passe les objets trouvés sur Mastrillo.
Un flageolet... sans doute pour donner un signal, au besoin...

COGNOCOLI.

Où pour jouer de la flûte... ça peut encore servir à ça.

PAZZI.

Une espèce de poignard.

COGNOCOLI.

Ça ? c'est un couteau, un pur couteau !

PAZZI.

Que vois-je, une bourse ! pleine d'or ! plus de doute !

TOUS.

De l'or !

BATTIOLI.

C'est un espion.

JUANITTA, à part.

Serait-il vrai !

PAZZI.

Sortez tous !

COGNOCOLI.

Il paraît que ce n'est pas un mauvais métier !

JUANITTA.

Un espion ! ah ! mon Dieu !

(Elle sort ainsi que Battiolli, Cognocoli, etc.)

REPRISE DU CHOEUR :

Quoi, c'est là ce fameux rebelle !

SCÈNE IX.

PAZZI, deux OFFICIERS NAPOLITAINS,
MASTRILLO.

MASTRILLO.

Ah ça ! est-ce que je ne peux pas m'en aller aussi à présent ?

PAZZI.

Tu ne sortiras d'ici que pour être pendu !

MASTRILLO.

Pendu ! voulez-vous bien ne pas faire des plaisanteries comme ça.

PAZZI.

Je ne plaisante jamais.

MASTRILLO.

Comment, ma pauvre grand'mère que je n'ai pas vue depuis huit jours ! et Juanitta, et Médor, je ne les reverrai plus... Allons donc !.. pendu ! je n'ai pas l'âge !

PAZZI.

Ta franchise seule peut te sauver.

MASTRILLO.

Vrai ?

PAZZI.

Sais-tu ce que contenait la lettre que tu viens de faire disparaître ?

MASTRILLO.

Mais oui... à peu près.

PAZZI.

Elle était, sans doute, de l'amiral français ?

-000-

MASTRILLO.

De l'amiral ? Joliment !

PAZZI.

De la franchise ! si non...

MASTRILLO.

Écoutez, je ne demande pas mieux que de tout vous dire, mais, vous n'en parlerez pas ! car c'est un secret, un grand secret !

PAZZI.

Je m'en doute. Voyons, de qui était cette lettre, ne me trompe pas !

MASTRILLO.

Elle était d'une personne... qui désire rester inconnue.

PAZZI.

Et que disait cette lettre ?

MASTRILLO.

D'abord, il y avait : monsieur Mastrillo, à ce que prétend la personne ; mais moi, je crois qu'il y avait : « Mon cher petit Mastrillo. »

PAZZI.

Qu'est-ce à dire ?

MASTRILLO.

Oui, parce que la personne en question me défendait de la revoir à cause de son fromagiste.

PAZZI.

Tu deviens plaisant, je crois ! ah ! tu ne veux pas parler !

MASTRILLO.

Je ne fais que ça !

PAZZI.

Je saurai bien t'y contraindre, on justice sera faite, et tu seras pendu !

MASTRILLO.

Pendu ! pendu ! à la fin, ça m'ennuie ! parce que vous ne savez que faire, vous vous amusez à effrayer les vieilles femmes et les enfants ; c'est gentil pour des hommes d'âge, et qui ont des chapeaux à plumes ! Eh bien ! au bout du compte, pendez-moi, puisque ça vous fait plaisir ! qu'est-ce que ça me fait à moi ! ça m'est égal à présent ! (Il se croise les bras, et prend un air déterminé. — Humeur en dehors.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN MAJOR NAPOLITAIN amenant
COGNOCOLI par l'oreille.

PAZZI.

Que signifient ces cris !

LE MAJOR, désignant Cognocoli.

Voilà qui vous l'expliquera, général, car je viens de l'arrêter au milieu du peuple qui s'agite et s'assemble en foule aux environs de cette ferme.

PAZZI, à Cognocoli.

Parle !

COGNOCOLI.

Pardon, général... c'est que... quand on me pince l'oreille, ça me coupe... la respiration.

PAZZI.

Parle, te dis-je... raconte tout ce que tu sais, tout ce que tu as entendu ! sinon...

MASTRILLO.

Pendu !

PAZZI.

Oui, pendu !

COGNOCOLI, tremblant.

Je vous jure, général, que je n'étais là que par curiosité... simple curiosité...

MASTRILLO.

Ah! a-t-y peur!

COGNOCOLI, à Mastrillo.

Dites donc, vous! je voudrais bien vous y voir!

MASTRILLO.

Vous m'y verrez aussi, nous serons pendus tous deux de compagnie.

COGNOCOLI.

Vraiment! c'est ce qui vous trompe, jeune marmouset; car, je vais tout dire: sachez donc, mon général...

PAZZI.

Plus bas! (Cognocoli parle très bas.) Plus haut, COGNOCOLI, à demi-voix.

D'abord, tout ça, vivez-vous, c'est des bêtises; vous savez déjà sans doute, illustre guerrier, que depuis quelques jours, le bruit s'était répandu que le fils du grand-duc, Pierre de Médicis, était vaguant à travers les monts et les vaux de ce pays.

MASTRILLO, désignant Cognocoli.

Où, caponne! caponne!

COGNOCOLI, se tournant vers Mastrillo.

Hein!

PAZZI, à Cognocoli.

Eh bien! faites-le taire! (A Mastrillo.) Espion!

MASTRILLO.

Poltron!

COGNOCOLI.

Mangeur de fromage!

PAZZI.

En finiras-tu, à la fin?

COGNOCOLI.

Voilà! voilà! Donc... je ne sais plus où j'en étais, donc...

MASTRILLO.

Nous serons pendus.

COGNOCOLI.

Je vous en prie, faites-le taire! Il dit des choses qui troublent. (reprenant.) Donc... on vient de trouver dans une grotte, ici près, la grotte de Saint-Joseph, sous un amas de feuillages, de riches vêtements, tout dorés, à l'usage de notre sexe, dont un bandier portant le chiffre du prince Lorenzo.

PAZZI, réfléchissant.

Diable!

COGNOCOLI.

Vous comprenez bien que je n'affirme pas; je dis ce qu'ils disent parmi la populace, moi je n'en crois rien, et cependant j'ai vu...

PAZZI.

Tu as vu?

COGNOCOLI.

Le boudrier, avec un L couronné et brodé en or... Mais c'est peut-être l'effet du hasard; un jeu bizarre de la nature.

PAZZI.

Est-ce tout?

COGNOCOLI.

Non: le plus drôle, c'est que... permettez-moi de rire, le plus drôle, c'est que les habitants du pays, disent tous maintenant, que ce jeune malotru, ce gardeur de bestiaux que vous venez d'arrêter comme espion, et qui sera pendu, est

le Prince lui-même qui s'est travesti... permettez-moi de rire de nouveau.

MASTRILLO, tandis que le major l'examine avec attention.

Quand il m'aura assez regardé, monsieur Moustache.

PAZZI, à part.

Eh mais!.. ce serait un moyen! (Bas à Cognocoli.) Ne ris pas tant, car c'est effectivement le prince Lorenzo que je tiens en ma puissance.

COGNOCOLI, stupéfait.

Bah!

LE MAJOR, à Pazzi.

Serait-il vrai?

PAZZI, bas au major.

Nullement, et c'est dommage; mais à la guerre aucune ruse n'est à dédaigner; à défaut de forces suffisantes, le seul moyen d'imposer à l'esprit de révolte qui règne ici, c'est de laisser croire aux rebelles que la vie de leur prince dépend de leur soumission; vous comprenez bien, que dans notre position difficile, (ils s'éloignent en parlant bas.)

COGNOCOLI, à part.

Comment, c'est là le Prince? c'est le prince Lorenzo en personne, qui m'a fait l'honneur de manger mon fromage! ça en fait un de plus à mettre sur mon mémoire!

MASTRILLO.

Ah! ça, à quelle heure est-ce qu'on pend ici?

COGNOCOLI, à part.

Est-il pressé! Je t'en fiche! plus souvent qu'on te pendra, toi!

PAZZI, au major.

Vous m'avez entendu, il n'est plus nécessaire de garder le secret au sujet de son Altesse, j'autorise même quelques habitants à venir lui présenter leur hommage. (A Cognocoli.) Tu peux te retirer.

MASTRILLO.

Comment, est-ce qu'il ne sera pas... avec moi?

COGNOCOLI, à Mastrillo.

Monseigneur, ce serait certainement avec beaucoup de plaisir...

MASTRILLO.

Va donc! va donc! Monseigneur, et dis à Juanitta que je l'aime toujours.

COGNOCOLI.

Son Altesse nous fait trop d'honneur. (Il salue profondément Mastrillo et sort avec le major.)

SCÈNE XI.

PAZZI, MASTRILLO.

MASTRILLO.

Son altesse! monseigneur!.. Il a beau jeu pour se moquer, car il épousera Juanitta, et moi je serai...

PAZZI.

Il ne se moque pas, et toi, tu peux avoir ta grâce, mais à une condition.

MASTRILLO.

Je m'en doutais; il va encore me parler de l'amiral français.

PAZZI.

Non; il s'agit seulement de tâcher de quitter un instant ton air de balourdise...

MASTRILLO.

Plait-il ?

PAZZI.

De prendre, si tu peux, un maintien plus grave, plus noble, de parler le moins et le mieux possible ; de ne pas t'étonner des respects que vont te témoigner les gens de Ponte-Calvo, ni des titres qu'ils te donneront.

MASTRILLO.

Ah ! je n'comprends rien à tout ça ! parler moins et parler mieux !.. ne pas m'étonner des respects !.. Qu'est-ce que ça veut dire ? je m'embrouillerais ; tant pis, je n'veux pas !

PAZZI.

Comment, tu ne veux pas ! songes-y bien !

MASTRILLO.

Ily a là-dessous ces frimes pour en faire accroire aux amis, pour les tromper... décidément, non ! je ne donne pas là-dedans !

PAZZI, à part.

Et l'heure passe ! et ces villageois qu'il nous importait tant de mettre sur une fausse voie vont être désabusés. (Haut et se rapprochant de Mastrillo.) Voyons, voyons, mon garçon, ce que je te demande est-il donc si difficile ?.. d'ailleurs ne parlais-tu pas de ta pauvre grand-mère, puis d'une jeune fille...

MASTRILLO, s'émotionnant.

Ça c'est vrai !.. grand-maman, à son âge, ça ne serait pas agréable pour elle... puis Juanita, une fois que je ne serai plus là, elle pourrait bien épouser cet imbécille de fromagiste.... (A Pazzi.) Eh bien, écoutez, je veux bien ne pas être pendu !

PAZZI.

Diable ! quelle générosité !

MASTRILLO.

Mais à une condition.

PAZZI.

Ah ! toi aussi, tu fais tes conditions !

MASTRILLO.

Je consens à prendre un air très noble, comme vous m'avez dit, à parler de mon mieux ; enso, nous nous entendrons... mais, de votre côté vous empêcherez Juanita d'épouser Cognocoli, et ça vous est facile, en le faisant peindre à ma place.

PAZZI, souriant.

C'est juste ; enfin, nous verrons.

MASTRILLO.

Maintenant pensons à grand-maman ; vos gens de soldats lui ont enlevé sa vache, il faut que vous lui en rendiez deux !

PAZZI.

Accordé, es-tu satisfait ?

MASTRILLO.

Pas encore, rendez-moi ma bourse que vous-même m'avez chipée.

PAZZI.

Que prétends-tu faire de tant d'or !

MASTRILLO.

Tiens, m'amuser, il y a long-temps que je n'ai fait un bon dîner... que je n'ai dormi dans un bon lit...

PAZZI, à lui-même.

Quoi ? cette grotte où l'on a retrouvé les vêtements du prince !.. ces villageois auraient-ils raison ?.. mais pourrait-il si bien seindre ?.. agréable.

- pendant ce courage ce mépris de la mort !

MASTRILLO.

Ah ça ! ma bourse, est-ce aujourd'hui que vous allez me la rendre ?

PAZZI, sortant la bourse de sa poche.

La voici ! (Il jette les yeux dessus à part.) Que vois-je ! le chiffre du prince Lorenzo ! comme sur le baudrier d'un L couronné !

MASTRILLO, lui relevant la bourse.

Allons donc !

PAZZI.

Monseigneur, vous êtes reconnu !

MASTRILLO, à part.

Qu'est-ce qui lui prend ! il me donne du Monseigneur aussi celui-là.

PAZZI.

N'espérez pas nous tromper... vous ne reverrez plus l'amiral français.

MASTRILLO.

Là ! encore son amiral français j'aurais parié qu'il y reviendrait.

PAZZI.

On vient de ce côté je suis sûr maintenant que vous jouerez parfaitement votre rôle.

MASTRILLO.

Je tâcherai, mais n'oubliez pas nos conditions, deux vaches à grand-maman... deux vraies vaches laitières...

PAZZI, riant.

Où, Monseigneur !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BATTIOLI, JUANITA, COGNOCOLI, LE MAJOR NAPOLITAIN, SOLDATS NAPOLITAINS, PAYSANS, PAYSANNES.

LE MAJOR NAPOLITAIN, désignant Mastrillo.

Le voici.

CŒUR, à demi-voix.

Aï : Frottons déjà du bal. (Loustic.)

Quoi ! c'est là Monseigneur !

Allons, amis, prenons courage,

Et d'vant notre vainqueur,

Offrons un hommage

Au malheur !

MASTRILLO, à part.

Ah ! Juanita !.. si je pouvais... mais son père est là.

BATTIOLI, aux paysans.

Enfants de la Toscane c'est lui !

COGNOCOLI, bas à Battoli.

Dites donc, beau père, c'est cependant dans votre buffet qu'ils l'ont trouvé ! dire que vous aviez des princes dans vos armoires.

JUANITA, se rapprochant de Mastrillo tandis que Pazzi remonte le théâtre et cause avec le Major. C'est donc bien vrai que c'est vous ?

MASTRILLO.

Tu le vois bien que c'est moi... prends garde, voilà ton père !..

BATTIOLI, à Juanita.

Ma fille, tombe à ses pieds !

MASTRILLO, à part.

Bon ! elle aussi ! (Juanita lui baise la main.) Tiens, tiens, tiens, mais ce n'est pas désa-

COGNOCOLI, tombant aux pieds de Mastrillo de l'autre côté.

Son altesse !

MASTRILLO, à part.

Qu'est-ce qui leur prend donc à tous ?.. (Haut.) Oui, mes amis... certainement mon altesse... mais chut ! vous savez ce que je veux vous dire !..

BATTIOLI.

Oui, Monseigneur.

MASTRILLO, à part.

Eh bien, alors, ils sont plus avancés que moi !

BATTIOLI, à voix basse.

Soyez tranquille, prince, c'est les armes à la main que bientôt nous vous prouverons notre amour.

MASTRILLO.

Bien !.. je compte sur votre amour en général... (Bas à Juanitta.) Et sur le tien en particulier ! (Il lui baise le front.)

COGNOCOLI.

Oh ! il embrasse ma fiancée ! qu'il est bon ! (Poussant à sa poche.) Prince, permettez-moi de vous présenter...

MASTRILLO, lui donnant une chiquenaude sur le nez.

C'est bien !

PAZZI, revenant vers Mastrillo et s'adressant à ceux qui l'entourent.

Habitants de Ponte-Calvo ! vous le voyez, de coupables tentatives pour essayer de soustraire la Toscane à la puissance des Napolitains seraient désormais inutiles, puisque le prince Lorenzo est notre prisonnier.

MASTRILLO, à part.

Le prince Lorenzo !.. ah ! je comprends, c'est la frime en question.

COGNOCOLI, profitant d'un moment que Pazzi a le dos tourné pour se rapprocher de Mastrillo.

Prince, comme j'avais l'honneur de vous le dire, permettez-moi de vous présenter...

(Il lui offre un papier.)

PAZZI, se retournant et saisissant le papier.

Qu'est-ce donc des intelligences ! qu'on s'empare de cet homme !

COGNOCOLI,

De moi !

MASTRILLO, à part.

Très bien ! le général commence à me tenir parole...

PAZZI, lisant le papier de Cognocoli.

Note... (A lui-même.) Quelque note diplomatique. (Lisant.) Note des fromages fournis au grand duc de Médicis... (A Cognocoli.) Qu'entendez-vous par fromage ?

COGNOCOLI.

Comment, ce que j'entends par fromage ?

PAZZI.

Nous éclaircirons ceci plus tard, mais d'abord il faut nous mettre en route.

COGNOCOLI.

En route, moi ?

MASTRILLO, bas à Pazzi.

Vous faites bien de l'emmener, pendant ce temps-là il n'épousera pas Juanitta ; vous êtes content de moi, n'est-ce pas ? Je n'ai pas trop parlé.

PAZZI.

Monseigneur veut encore plaisanter ?.. prince, veuillez nous suivre.

BATTIOLI, à part.

Nous aussi, nous te suivrons !

MASTRILLO.

Adieu, Juanitta, au revoir !

JUANITTA.

Dieu vous garde, Monseigneur.

PAZZI ET LES NAPOLITAINS.

Air : Guerrier, défendez votre cœur. (Wallace.)

Soumission et bon accord,

Songez qu'il est en ma puissance,

Et que de votre obéissance,

Du Prince dépendra le sort.

(Pazzi, Mastrillo et les Napolitains se retirent en chantant avec eux Cognocoli qui le Major tient par l'oreille.)

SCÈNE XIII.

JUANITTA, BATTIOLI, PAYSANS, PAYSANNES.

BATTIOLI, dans le fond du théâtre tandis que Juanitta s'est assise rêveuse sur le devant.

Nos frères sont avertis ? Peraldi les dirige ? les moyens sont prêts ! maintenant songeons au fils de notre souverain ! allons au passage de la Chaîne !

TOUTS.

Au passage de la Chaîne !

SCÈNE XIV.

JUANITA, seule.

Un Prince !.. Comme il m'avait trompée ! mais il a bien fait, si j'avais su sa naissance, je n'aurais jamais osé l'aimer ! C'est pourtant glorieux d'avoir l'amour d'un prince ! à quoi cela m'avancera-t-il ? Voilà qu'on me l'emmène... et avec mon futur... Dieu merci ! celui-là, ils peuvent le garder... Mais lui, lui ! j'ai un pressentiment !..

Air : Saluons la paix.

Il reviendra

Mais un tourment en moi vient d'y naître.

Puisqu'il est prince, il m'oubliera,

Et c'est pour une autre peut-être,

Qu'il reviendra.

Qu'il pour une autre il reviendra.

SCÈNE XV

JUANITTA, L'INCONNU.

L'INCONNU, au fond du théâtre.

C'est bien devant cette ferme que je me suis arrêté ce matin !

JUANITTA, à part.

Un étranger !

L'INCONNU.

Dites-moi, ma belle enfant... vous êtes seule ?

JUANITTA.

Oui ! monsieur, mais...

L'INCONNU.

Ne vous nommez-vous pas Juanitta ?

JUANITTA.

C'est mon nom.

L'INCONNU.

Alors, je puis me fier à vous, car je sais de bonne part que vous êtes aussi compatissante que jolie.

JUANITTA.

Vous êtes bien bon... mais qui vous a dit ?

L'INCONNU.

Un jeune garçon qui vous aime.

JUANITTA.

Comment ! le prince.

L'INCONNU.

Quel prince ? non, Mastrillo.

JUANITTA.

Mais ce prétendu Mastrillo, c'est le fils du grand-duc, monsieur ! une vraie attesse ! et les Napolitains l'ont même fait prisonnier à cause de son état, et ils l'emmènent bien loin !.. Ce que c'est que de se laisser aimer sans prendre de renseignements !... ça ne m'arrivera plus à l'avenir !

L'INCONNU.

Quoi ! cette rumeur dans le village ?

JUANITTA.

Tout ça, à cause de l'arrestation du prince !

L'INCONNU.

Je vous réponds, moi, que le prince Lorenzo n'est point arrêté.

JUANITTA.

Et moi, je vous dis que si ! Je le sais bien peut-être, puisque je l'ai vu prendre ! là, dans le buffet, où je l'avais mis sans façon parce que je le croyais tout bonnement un amoureux !

L'INCONNU.

Croyez-moi, Juanitta, Mastrillo n'est tout simplement qu'un brave et honnête garçon qui ne sait que vous aimer et rendre service à de pauvres voyageurs en danger.

JUANITTA.

Mais puisqu'il n'a pas démenti les Napolitains et qu'il m'a donné sa main à baiser, quand nous l'avons appelé monseigneur,

L'INCONNU.

Peut-être par un dévouement que je crois comprendre, aura-t-il voulu prendre la place d'un fugitif, qui vient encore de courir grand risque d'être arrêté.

JUANITTA.

Comment ! ça ne serait pas le prince ! mais qu'est-ce donc, à la fin, que ce M. Mastrillo ! il dit lui, qu'il est pâtre, et on l'aime malgré ça ; les autres disent que c'est un espion, et on veut le pendre ; puis on l'appelle tout-à-coup : Mon Prince ! et il faut lui baiser la main...

L'INCONNU.

On accourt de ce côté ! dites-moi quel chemin faut-il prendre pour trouver la grotte de Saint-Joseph.

JUANITTA.

Par là !... en tournant à gauche. Mais c'est donc vous qui étiez, hier soir, avec Mastrillo...

L'INCONNU.

On vient ! Adieu !

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

JUANITTA, COGNOCOLI.

JUANITTA, à elle-même.

Quoi ! c'est lui qui a passé la nuit dans la grotte !... (Appercevant Cognocoli.) Ah ! mon Dieu ! c'est mon futur, les Napolitains l'ont laissé échapper ! les maladroits !

COGNOCOLI, dans le plus grand désordre.

Victoire ! Victoire !

JUANITTA.

Comment, c'est déjà vous ?

COGNOCOLI.

Oui, Juanitta, victoire complète ! nous l'avons, nous le ramenons en triomphe le cher et honoré Prince ! Je serai payé je l'espère.

JUANITTA.

Il revient !

COGNOCOLI.

Il me suit !

Air : L'autre jour la p'tite Isabelle.

Si j'n'avais pas si chaud, ma reine,

Je vous dirais en longs récits,

Comment au passag' de la chaîne,

Nous avons secouru les ennemis,

Sachez seulement qu'à leur approche.

V'la qu' du haut des monts sourcilleux,

On leur décoche

Des quartiers d'roche,

A tuer des bœufs,

Soudain la frayeur les travaille,

Les v'la courant à travers champs...

Comme un troupeau de canards élopés quoi ! Alors le prince qui voit ça, grimpe la montagne comme un chamois, il court avec les Toscans d'un côté : les Napolitains jonent des jambes de l'autre ; si bien que lorsqu'on vint pour ramasser les blessés, on ne trouva.

Personn' sur le champ de bataille,

Pas plus de morts que de vivants !

JUANITTA.

Ainsi, il revient, et c'est toujours... le Prince ?

COGNOCOLI.

Ah ! Voilà une question ! mais c'est le Prince plus que jamais ; car maintenant il a un costume. Vous savez, celui qu'il avait laissé pour se déguiser en paysan, il était affreux comme ça.

JUANITTA.

Pas tant !

COGNOCOLI.

Mais maintenant il est, est... pas mal... bien vêtu ; aussi l'enthousiasme populaire est au comble, attendu qu'un prince qui n'est pas doré sur tranche, c'est insignifiant. Mais, tenez, les entendez-vous !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, MASTRILLO, L'INCONNU, BATTIOLI, PAYBANS, NOTABLES, etc.

CHŒUR.

Air : Honneur et gloire, (Muetto de Portici)

Chantons, chantons victoire !

Célébrons, célébrons ce grand jour !

Ah ! pour nous quelle gloire !
Le voilà, de retour.

MASTRILLO, à part, s'approchant sur l'épaule de l'Inconnu.
Montrons de la noblesse !

BATTIOLI.
Vous pouvez ordonner...

COGNOCOLI.
Qu'exige son altesse ?

MASTRILLO.
Qu'on me serve à dîner.

REPRISE DU CHOEUR.
(D'un côté sort.)

MASTRILLO, à l'Inconnu.
Vous dînez avec moi, camarade. (Bas.) Vous ne me trahirez pas ?

L'INCONNU.
C'est trop d'honneur ! (A part.) Voyons ce que tout cela deviendra et prenons conseil des circonstances.

BATTIOLI.
Grâce à nos montagnards, que la défaite de l'ennemi va faire se lever, par milliers avant peu nous conduirons votre altesse à Florence. Dès ce soir, nous en prendrons la route.

MASTRILLO.
Bien ne presse ; je pourrai bien passer la nuit ici... (A part.) sous le même toit que Juanitta... Comme ça serait gentil !

COGNOCOLI.
Monseigneur n'a pas dit ce qu'il désirait.

MASTRILLO, à l'Inconnu.
Au fait, que désirons-nous ? moi je voudrais quelque chose de soigné, de chenu... comme qui dirait de la soupe au fromage ou des grillardes de lard.

BATTIOLI.
Son altesse veut rire.

MASTRILLO, à part.
Non, parbleu ! je veux manger. (A part, tandis que Juanitta et une autre jeune fille apportent une table toute servie.) Jusqu'à présent, ça ne va pas mal... bien vêtu, bien nourri... mais s'ils savaient que c'est tout bonnement pour le petit Mastrillo qu'ils se sont donné tant de mal.

Air de Molière : *M. de l'Occident*.

Je l'avouérai, je ne suis pas tranquille ;
Si j'me déclare, aujourd'hui j'suis perdu !
Un peu plus tard, m'esquiver m'sera facile...
Soyons donc prude, ça vaut mieux qu'd'être pendu !
J'vas bien dîner, ça me paraît déjà drôle
Royalement usons de mon pouvoir ;
Tant qu'à manger se bornera mon rôle,
Je le sens là, je ferais mon devoir.

JUANITTA, à Mastrillo.
Monseigneur, votre dîner est servi. (A part.) Qu'il est donc gentil comme ça.

MASTRILLO, à l'Inconnu.
Allons, camarade, à table. (A Juanitta.) Hein ? quand je t'avais dit que je reviendrais ! (S'apercevant que l'Inconnu a pris place avant lui.) Tiens, il est sans gêne celui-là.

L'INCONNU, se levant.
Pardon !

MASTRILLO.
Seulement, je me disais, on est prince...

L'INCONNU, à part.
Ou on ne l'est pas.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, PERALDI.

COGNOCOLI.

Papa Battioli, voilà l'un de nos conspirateurs ; vous savez, celui qui avait toujours un important secret à nous communiquer.

BATTIOLI.

Ah ! (A Mastrillo.) Monseigneur, voici le noble Peraldi, l'un des membres du conseil de régence, institué durant votre absence.

MASTRILLO.

Est-ce que ça va m'empêcher de dîner ?

L'INCONNU.

Qu'il vienne ; le Prince l'entendra.

PERALDI, entrant et bas à Battioli, dans le fond du théâtre.

C'est là le prince Lorenzo ? je crains fort que vous n'ayez été dupes.

BATTIOLI.

Comment ?

PERALDI.

Si c'était un agent de Pazzi.

COGNOCOLI, regardant Mastrillo.

Tiens, il mange avec ses doigts, monseigneur. (Haut.) Votre fourchette est là.

MASTRILLO, la bouche pleine.

Merçi.

PERALDI, bas à Battioli.

Je viens de recevoir un message de Pazzi lui-même.

COGNOCOLI, à part, en regardant Mastrillo.
Mange-t-il ! mange-t-il ! ce sera un tyran, il consomme trop !

BATTIOLI, lisant un papier que lui présente Peraldi.
Serait-il possible ?

PERALDI.

Silence !.. Je vais tout éclaircir. (Haut à Mastrillo.) Pardon, monseigneur, si je vous dérange...

MASTRILLO.

Mais je n'ai pas envie de me déranger du tout.

L'INCONNU, se levant.

Levons-nous ! il s'agit des intérêts du pays, sans doute.

PERALDI, à l'Inconnu.

Vous êtes de la suite du Prince ?

L'INCONNU.

Je suis un autre lui-même.

MASTRILLO.

Ah ! ça c'est vrai que nous sommes bien amis depuis hier soir. (A Peraldi.) Parlez.

PERALDI.

Le bruit court qu'un faux prince Lorenzo a paru parmi nous.

MASTRILLO, à part.

Aie !

BATTIOLI.

S'il en est ainsi, c'est un traître... qu'il soit puni comme tel.

PERALDI.

Ne comprenez-vous pas que rien ne peut l'excuser à nos yeux, surtout si, comme on l'assure, c'est pour seconder les projets de nos ennemis, qu'il s'est déclaré publiquement le fils de Médicis.

MASTRILLO.

Vous croyez ! (Bas à l'inconnu.) Tâchez de me tirer de là, vous.

BATTIOLI.

Bref, monseigneur, lisez cette lettre vous-même.

MASTRILLO.

Que je lise ! diable ! si je leur dis que je ne sais pas lire, ça va leur sembler louche. (Après avoir fait semblant de lire.) Ça me paraît bien fort !

PERALDI.

Ayez la bonté de relire cette lettre à haute voix, afin que ces messieurs en aient connaissance.

JUANITTA, bas à Mastrolo.

Faites semblant de lire, je vous soufflerai.

MASTRILLO.

Allons ! je le veux bien ! (Lisant tandis que Juanitta lui souffle chaque mot.) Chantez victoire, mes braves moutagnards.

JUANITTA, bas.

Mais apprenez...

MASTRILLO.

Mais apprenez...

JUANITTA, bas.

Que le Lorenzo que vous m'avez repris...

MASTRILLO.

Que le Lorenzo que vous m'avez repris...

JUANITTA, bas.

Est un prince de contrebande. (A elle-même.) Grand dieu !

MASTRILLO.

Est un prince de contrebande... grand dieu !

JUANITTA, bas.

Un prince de ma façon... (A Mastrolo qui la regarde.) Ne me regardez donc pas.

MASTRILLO.

Un prince de ma façon... ne me regardez donc pas.

PERALDI, reprenant la lettre.

Signé, Pazzi. Qu'avez-vous à répondre ?

MASTRILLO.

Moi ? que je suis le véritable.

L'INCONNU, à part.

Pauvre Mastrolo !

BATTIOLI.

Il sait lire à peine.

MASTRILLO.

Eh bien ! d'accord, je suis un prince mal élevé, un prince qui ne sait pas parfaitement lire... voilà tout. Il peut s'en trouver comme ça, et si vous ne me trouvez pas à votre goût, bonsoir ! (Il fait un mouvement pour sortir.)

PERALDI, le retenant.

Un instant !, nous admettons que votre éducation ait été quelque peu négligée, Monseigneur ; nous admettons que, dans cette lettre, Pazzi ait intérêt à nous tromper, et qu'il nous trompe ; mais vous devez avoir le moyen de vous faire reconnaître ; votre auguste père vous a sans doute chargé d'un mot de sa main pour le conseil de régence.

MASTRILLO.

Sans doute, sans doute. (Il se frotte.) Ah ! mais à propos, vous savez bien que quand le général a voulu me soniller, je l'ai avalé... le mot.

JUANITTA.

J'en suis témoin !

MASTRILLO, à part.

Pas mal trouvé, ça ; ouf !

PERALDI.

Éloignez-vous, jeune fille.

COGNOCOLI.

Vous n'avez pas le droit d'interroger son Altesse.

MASTRILLO.

Non, non ! qu'elle m'interrompe ; j'aime assez ça, moi, à être interrompu.

PERALDI.

Nous n'insisterons pas, mais vous avez sans doute quelque autre papier ?..

MASTRILLO.

Mais vous savez bien...

(Il fait signe qu'il l'a avalé.)

COGNOCOLI, à part.

Ah ça ! il a donc avalé toutes les archives du duché ?.. Quel avalé-tout !

L'INCONNU, à part.

Il est temps que je vienne à son secours. (Passant des papiers à Juanitta.) Remettez-lui ceci !..

JUANITTA.

A quoi bon ?

L'INCONNU.

Faites ce que je dis.

PERALDI, à Mastrolo.

Ainsi, vous ne pouvez, par aucune preuve, témoigner que c'est à bon droit que vous avez pris le nom et les titres de son Altesse.

JUANITTA, bas à Mastrolo, en lui passant les papiers.

Tenez ! tenez !

MASTRILLO, passant les papiers à Peraldi.

Tenez ! tenez !

PERALDI.

Ah ! voilà quelque chose, enfin.

COGNOCOLI.

Il n'a donc pas tout mangé ! ça doit être du beau !

-MASTRILLO, bas à Juanitta.

A quoi voulez-vous que ça me serve, ces papiers-là ! ça ne prouvera pas que je suis... je m'en serais tiré... j'en suis sûr.

PERALDI, à demi-voix, tandis que Battiolli et les autres examinent les papiers avec lui.

Que vois-je ? une lettre du Grand-Duc ! ses armes ! son sceau ! la procuration donnée au prince !

MASTRILLO.

Les femmes ! ça n'entend rien à la politique !

PERALDI, avec enthousiasme.

Ah ! Monseigneur, nous parleriez-vous nos injustes soupçons ! Mes amis, tombons tous aux pieds du fils de Médicis !

(Ils tombent tous aux pieds de Mastrolo.)

MASTRILLO.

Allons ! v'là qu'ils deviennent fous !.. Eh bien ! non, à la fin, ça m'ennuie, tout ça !.. apprenez que je ne suis pas !..

JUANITTA.

Ah ! je devine tout maintenant. (Tombant à genoux devant l'inconnu.) Grâce, pour Mastrolo, grâce, Monseigneur !

Monseigneur!

TOUS.

LE PRINCE.
Où, mes amis, c'est moi qui sais Lorenzo Médicis, c'est à moi qu'appartiennent ces papiers. Isolé, errant au milieu de vos montagnes, privé du secours de nos alliés j'ai hésité, je l'avoue, à me faire connaître; mais j'ai été à même de vous apprécier et maintenant c'est sur vous seuls que je compte pour marcher droit à Florence et reconquérir le trône de mon père.

TOUS.

Vive le prince Lorenzo!

MASTRILLO, à part.

Tiens, tiens, c'est mon camarade de lit qui prend ma place.

COGNOCOLI.

Monseigneur sera-t-il assez bon pour signer au contrat de mon mariage avec Juanitta?

LE PRINCE.

Cela me sera difficile, car j'ai reçu les confidences de deux amoureux; ils m'ont secouru dans mes peines, je leur dois protection à mon tour.

BATTIOLI.

Et ces deux amoureux?

LE PRINCE.

C'est votre fille Juanitta et mon ami Mastroillo.

MASTRILLO.

Vive le prince Lorenzo! Ah ça! vous ne m'en

vous voulez donc pas de ce que j'ai fait le Monseigneur.

LE PRINCE.

Au contraire; tu m'as rendu service.

MASTRILLO.

Eh bien, restons-en là.

Aux: Rendu-moi mon léger bateau.

Reprenez vot' toqu', vot' manteau

Car, pour moi, c'est trop beau;

J' suis trop mince

Pour êtr' Prince;

Reprenez vot' toqu' vot' manteau

Et gardons chacun notre troupeau.

Berger du peuple, ici, pour mett' de l'ordre

Que vot' ministre imite mon brave chien,

Il doit guider le troupeau, c'est fort bien;

Mais il ne doit jamais le mordre,

Reprenez vot' toqu', etc.

COGNOCOLI, à part.

Cet autre prince n'a qu'à bien se tenir; demain, je lui présente mon mémoire, et il sera salé... comme mon fromage.

CHŒUR.

Aux des Partisans.

Retournons à Florence,

Et, par notre vaillance,

Nous rendrons la puissance

Au fils

Des Médicis!

FIN DE LE PRINCE D'UN JOUR.